

Puisqu'une voix aussi autorisée nous a instruits de la fragilité de l'ancien âge d'or et de la nullité du futur, force nous sera d'en tirer les conséquences et de ne plus nous laisser leurrer aux divagations d'Hésiode ni à celles de Prométhée, encore moins à la synthèse qu'en ont tentée les utopies. L'harmonie, universelle ou non, n'a existé ni n'existera jamais. Quant à la justice, pour la croire possible, pour simplement l'imaginer, il faudrait bénéficier d'un don d'aveuglement surnaturel, d'une élection inaccoutumée, d'une grâce divine renforcée d'une grâce diabolique, compter, de plus, sur un effort de générosité du ciel et de l'enfer, effort, à vrai dire, hautement improbable, d'un côté comme de l'autre. Au témoignage de Karl Barth, nous ne pourrions « même pas garder un souffle de vie si, au plus profond de nous, il n'existait cette certitude : Dieu est juste ». — Il en est pourtant qui vivent toujours sans connaître cette certitude, sans même l'avoir jamais connue. Quel est leur secret, et, sachant ce qu'ils savent, par quel miracle respirent-ils encore ?

Si impitoyables que soient nos refus, nous ne détruisons pas tout à fait les objets de notre nostalgie : nos rêves survivent à nos éveils et à nos analyses. Le paradis, nous avons beau cesser de croire à sa réalité géographique ou à ses figurations diverses, il n'en réside pas moins en nous comme une donnée sûpre, comme une dimension de notre moi originel ; il s'agit maintenant de l'y découvrir. Quand nous y

parvenons, nous entrons dans cette gloire que les théologiens appellent *essentielle* ; mais ce n'est pas Dieu que nous voyons face à face, c'est l'éternel présent, conquis sur le devenir et sur l'éternité elle-même... Qu'importe dès lors l'histoire ! elle n'est pas le siège de l'être, elle en est l'absence, le *non* de toute chose, la rupture du vivant avec lui-même ; n'étant point pétris de la même substance qu'elle, il nous régnent de coopérer encore à ses convulsions. Libre à elle de nous écraser, elle atteindra nos apparences et nos impuretés seulement, ces *restes de temps* que nous traînons toujours, symboles d'échec, marques d'indélivrance.

Le remède à nos maux, c'est en nous qu'il nous le faut chercher, dans le principe intemporel de notre nature. Si l'irréalité d'un tel principe était démontrée, prouvée, nous serions perdus sans appel. Quelle démonstration, quelle preuve pourraient cependant prévaloir contre la persuasion intime, passionnée, qu'une partie de nous échappe à la durée, contre l'irruption de ces instants où Dieu fait double emploi avec une clarté surgie soudain à nos confins, béatitude qui nous projette loin en nous-mêmes, saisissent hors de l'univers ? Plus de passé, ni d'avenir ; les siècles s'évanouissent, la matière abdicque, les ténèbres sont épuisées ; la mort paraît ridicule, et ridicule la vie elle-même. Et ce saisissement, ne l'eussions-nous éprouvé qu'une seule fois, qu'il suffirait à nous raccommoier avec nos hontes et nos misères dont il est sans doute la récompense. C'est comme si *tout* le temps était venu nous visiter, une dernière fois, avant de disparaître... Inutile de remonter après